

Entretien entre Jon Juaristi et Marie-Claire Descamps paru dans *Le Monde des Débats* de mars 2000

Issu d'une famille nationaliste, passé lui-même par l'ETA, Jon Juaristi, né à Bilbao en 1951, linguiste et spécialiste d'histoire littéraire, a consacré la plupart de ses essais à l'histoire du nationalisme et du mouvement indépendantiste basques et à leurs sources intellectuelles et politiques. Ses ouvrages principaux (publiés aux éditions Espasa à Madrid) ont connu un grand succès en Espagne : *El linaje de Aitor* ; *La invención de la tradición vasca* (1987) ; *Auto determinación : raza, nación y violencia en el nacionalismo vasca* (avec Juan Aranzadi et Patxo Unzueta, 1994) et *El bucle melancólico* (1997) qui a reçu le prix national de l'essai en 1998. Dans *Para una arqueología de los nacionalismos españoles* (1993), il a élargi cette recherche à l'ensemble des mouvements nationalistes en Espagne, dont il présente une vision sceptique et relativisée.

Le Monde des Débats : Comment le nationalisme basque s'est-il formé ? À lire vos livres, on a l'impression qu'il est le produit d'une conspiration littéraire...

Jon Juaristi : Le nationalisme basque est une invention tardive, un « bricolage » littéraire qui s'est opéré au XIX^e siècle et qui repose sur une fiction historique. Certes, on commence à parler de Basques au XVI^e siècle, à l'époque de l'empire espagnol, mais sans les définir. Jusqu'au XIX^e siècle, non seulement ils n'entrent jamais en conflit avec l'identité espagnole, mais ils représentent, au contraire, une sorte de quintessence hispanique. La persistance de leurs droits et privilèges médiévaux, les « fueros », fera même d'eux le dernier réduit de l'Espagne d'Ancien régime. Que s'est-il passé ? Au XIX^e siècle, ce modèle « forai » est entré en crise, à cause de l'apparition de l'État libéral. Les Basques ont perdu leurs antiques privilèges et, pour simplifier, une partie de la population s'est sentie « discriminée » parce « nivellement juridique » opéré lors de la construction de l'Espagne moderne et unitaire, et a commencé à se construire une identité distincte, « nationale », définie par son opposition à l'État espagnol.

La perte des fueros, qui a été un des moteurs de la lutte carliste ⁽²⁾, a fourni un prétexte au secteur le plus conservateur. Le fait d'avoir eu, dans le passé, un régime administratif particulier a créé justement la fiction d'une identité basque inchangée justifiant ce régime particulier. Mais l'Église basque a aussi beaucoup compté. En France, elle était antilibérale, ici, elle a appuyé le carlisme : elle était, elle aussi, intéressée à manipuler certains éléments « légendaires ». Ces mythes romantiques ont ainsi été diffusés par les publications ecclésiastiques et les écrivains proches de l'Église basque.

L'idéologie nationaliste proprement dite a été élaborée plus tard par Sabino Arana Goiri, le fon-

À la base de tout nationalisme, on trouve des amalgames. Pour nourrir cette invention historique dateur du nationalisme basque, un ancien élève des jésuites, qui fut très lié dans sa jeunesse au catholicisme intégriste. C'est lui qui a fait la synthèse de tous ces éléments. Il était en réalité un carliste, mais, entre la déroute légitimiste et la troisième guerre carliste (entre 1872 et 1876), il est passé par une phase d'intégrisme catholique. Il a fini par en arriver à la conclusion que l'Espagne libérale, porteuse de la sécularisation culturelle, était une entreprise de « déchristianisation » et que les Espagnols étaient un peuple « prostitué » par la modernité. On trouve même chez lui un discours nettement raciste et xénophobe, qui met mal à l'aise les nationalistes basques d'aujourd'hui.

Pourtant ce « mauvais » côté de Sabino Arana me paraît toujours présent dans l'aspect « exclusif » du nationalisme basque actuel, qui a du mal à concevoir une société plurielle. C'est le contraire du nationalisme catalan qui traduit, lui, les intérêts « intégrationnistes » de certains grands groupes économiques locaux. Bref, Arana, au fond, ne pensait pas différemment d'un pur hidalgo de l'Espagne traditionnelle du XVII^e qui se croyait supérieur aux descendants des Juifs ou des Maures.

L'intelligentsia basque s'est divisée en deux, à la fin du XIX^e siècle : face au courant « nationaliste basque », s'est constitué un courant « nationaliste espagnol » avec Miguel de

Unamuno, José Maria Salaberia, Pío Baroja, etc. Cette division est essentielle pour comprendre l'histoire contemporaine. Unamuno n'était pas moins représentant d'une « caste », pas moins nationaliste ou raciste qu'Arana, à cela près qu'il croyait que les Espagnols existaient depuis le début des temps ; il voyait dans les Basques les Espagnols primitifs à l'état pur et dans le Pays basque, une sorte de sanctuaire, une version espagnole du Royaume du Piémont espagnol, d'où partirait, de la même façon, la reconstruction de l'Espagne.

- *Ce nationalisme basque, selon vous, s'est propagé sous l'effet d'un étrange moteur, la mélancolie... Comment agit-elle ?*

Jon Juaristi : C'est une mélancolie collective, culturelle, qui se transmet de génération en génération, qui s'alimente d'elle-même. Une mélancolie freudienne, un sentiment « victimiste » né la perte d'un État qui n'a jamais existé. Car aucun historien basque sérieux n'a jamais prétendu qu'avait existé une unité des provinces basques de France et d'Espagne. Le seul royaume connu a été celui de Navarre. Et, malgré ses petites dimensions, la Navarre était une société plurielle, qui eut des rois français, castillans ou « vascons ». Le mot « basque » lui-même n'était employé qu'en France jusqu'au XIX^e siècle : en Espagne on parlait de « gens de Navarre ». Le philologue Wilhelm de Humboldt a été, je crois, le premier qui ait employé le mot, au début du XIX^e siècle, pour désigner l'ensemble des « Basques » de part et d'autre de la frontière. En fait, il s'agit d'une mélancolie stratégique : on fait semblant de croire qu'on a perdu quelque chose, pour réclamer des compensations. Perdre pour gagner, en somme.

- *Comment est-on passé de cette nébuleuse romantique à la politique ?*

Jon Juaristi : Arana a posé lui-même les bases de ce qui était un tout petit mouvement politique. Mais tout un secteur de la bourgeoisie de Bilbao - des armateurs, de gros commerçants -, l'a développé, en pensant que le nationalisme serait une bonne plate-forme politique face aux grands partis dynastiques. Le petit Parti nationaliste basque est né en 1898, financé par cette bourgeoisie. Par la suite, paradoxalement, le franquisme l'a beaucoup aidé sur le plan politique. Le franquisme, en provoquant une crise du nationalisme espagnol a, par contrecoup, renforcé les nationalismes « périphériques ». Après la mort de Franco, les formations nationalistes ont su tirer bénéfice des persécutions obsessionnelles exercées par le franquisme. La lutte violente n'est venue vraiment qu'avec la naissance de l'ETA, au tout début des années 60 et le premier mort du mouvement, en 1968.

- *L'ETA s'est-elle créée contre la dictature ou contre l'Espagne ?*

Jon Juaristi : C'était ambigu. Les fondateurs, nés entre 1925 et 1935, étaient des « enfants de la guerre civile », ils avaient souvent reçu une éducation catholique, parfois même franquiste. Ce qu'ils proposaient, c'était un nationalisme surtout anti-espagnol, qui s'opposait à la dictature mais aussi à l'immobilisme du Parti nationaliste basque (PNV). Un double front. Et puis en 1968, il y a eu un changement de génération et un virage révolutionnaire.

- *C'est à ce moment là que vous êtes entré dans l'ETA. Croyiez-vous à cette idéologie que vous dénoncez aujourd'hui ?*

Jon Juaristi : Je suis né à Bilbao dans une famille nationaliste traditionnelle qui possédait une grande bibliothèque. Mon grand-père avait participé à la fondation du PNV, mais j'avais deux cousins dans l'ETA : j'étais donc un peu prédéterminé ! Quand j'ai rejoint l'ETA, en 1968, j'avais 17 ans. Comme beaucoup d'autres jeunes, nous étions travaillés par les idéologies « dures » de la gauche, comme le trotskisme ou le maoïsme, et par les luttes de libération nationale. Je prenais mes distances avec les idées de Sabino Arana, mais je croyais à une « ethnie basque » - pas biologique, mais culturelle -, j'écrivais en basque, etc. À cette époque, la violence de l'ETA me paraissait une réponse à celle du franquisme. Et puis, j'ai évolué « de l'intérieur » : en 1970, les gens comme moi ont cessé d'être nationalistes, rompant tout à la fois, avec le nationalisme, l'ETA et le terrorisme.

Presque aussitôt après, s'est produit un nouveau changement à l'intérieur de l'ETA : entre 1970 et 1972 une ETA nationaliste s'est reconstruite. Et les jeunesses clandestines du PNV s'y sont pré-

cipitées. Seulement cette fois, pour éviter toute dérive idéologique ou même toute confrontation interne, l'« appareil » de ETA a été subordonné à la direction militaire. Une sorte de dictature militaire s'est constituée. Paradoxalement, par la suite cet affrontement violent avec le franquisme n'a pas bénéficié électoralement aux formations politiques issues de l'ETA, comme Herri Batasuna, mais au vieux Parti nationaliste basque qui ne s'était jamais opposé au franquisme de manière frontale ou dure. Et cette « trahison » électorale des masses nationalistes a, je crois, « immunisé » l'ETA contre toute « tentation démocratique ».

- *L'arrivée de la démocratie en Espagne semble n'avoir rien changé pour eux ?*

Jon Juaristi : Non, ils l'ont dit clairement, la forme du gouvernement qu'ils ont en face d'eux est secondaire, le problème, c'est ce qu'ils appellent « l'oppression nationale » par l'État espagnol, quel qu'il soit. Je crois qu'aujourd'hui, après la chute de toutes les idéologies, il ne reste plus qu'un nationalisme « ethnique », qui est le plus petit dénominateur commun entre les forces nationalistes. Le tout fondé sur un délire identitaire et une volonté d'exclusion.

- *Cela pourrait aller jusqu'au « nettoyage ethnique » ?*

Jon Juaristi : Au Pays basque c'est difficile d'en venir là, d'autant qu'on ne sait pas qui est exactement « ethniquement basque ». En revanche, même si ils ne l'admettent pas, ils ont créé un « politiquement correct nationaliste » qui oblige à soutenir l'existence de l'identité basque telle qu'ils l'ont définie. Si vous voulez, pour eux, seuls les nationalistes sont dignes d'être basques. Moi qui suis né au Pays basque, qui parle et écris la langue basque, pour eux, je ne suis pas basque. C'est une « autoréférence » absurde, la création d'une sorte d'« ethnie » politique.

- *C'est ce qui vous a amené à écrire tant sur les nationalismes ?*

Jon Juaristi : Depuis 25 ans en effet, j'écris sur les nationalismes, alors que ma spécialité est plutôt la philologie et la littérature. J'appartiens à une génération très marquée par ce problème et je considère qu'il y a un certain impératif moral de « résistance » à la mystification du nationalisme. En Espagne, il n'y a pas de tradition de pensée aussi ancienne et solide qu'en France sur la question de « l'identité » et de la « différence ». C'est pourquoi je me suis nourri des écrits de O'Bryant sur le nationalisme irlandais, de ceux d'un libéral comme l'anthropologue Julio Caro Baroja, qui fut mon maître, et de nombreux auteurs anglais ou italiens, pour tenter de structurer une pensée critique face à ce nationalisme qui devient préoccupant en Europe.

Aujourd'hui, les États-nations connaissent une crise, surtout en Europe où ils doivent s'inscrire dans une structure supranationale en perdant de leur souveraineté et de leur pouvoir de décision. Le paradoxe, c'est qu'au moment où se produit cette crise, ces petits mouvements nationalistes ou « particularistes » revendiquent précisément l'État-nation comme solution à leurs aspirations. Ce qui est alarmant, dans l'argumentation nationaliste, c'est son potentiel totalitaire et antidémocratique : c'est évident dans le cas du nationalisme basque. En ce moment, il est contre l'État démocratique espagnol, mais aussi contre les propres institutions démocratiques régionales qu'il s'est données, à l'intérieur de l'État espagnol. ■

Propos recueillis par Marie-Claude Decamps

- (1) Voyageur et écrivain français né à Tardets dans la Soule, Joseph Augustin Chaho a fréquenté Charles Nodier ; il a rencontré Arana et écrit *Voyages pendant l'insurrection des Basques*.
- (2) Après la mort de Ferdinand VII, roi d'Espagne, en 1833, les carlistes ont soutenu Don Carlos de Bourbon, frère de Ferdinand VII, qui prétendait à la succession contre sa nièce Isabelle, au nom de la loi salique (transmission de la couronne aux héritiers mâles). Cette cause trouva ses partisans chez les traditionalistes et dans le clergé de Navarre, du Pays basque et d'Aragon, et entretint une agitation en Espagne jusqu'à leur défaite en 1879. Mais le carlisme survécut, notamment en Navarre.